

L'ÉCHO DES COLONNES

Février 2008

Éditorial

N°29

A l'occasion de cette nouvelle année le bureau de l'Amélycor vous présente ses meilleurs vœux.

Avec l'année 2007 prend fin la commémoration nationale du centième anniversaire de la mort d'Alfred Jarry.

Les différentes manifestations autour de cet événement : conférences de Patrick Besnier, Pascal Ory et Henri Béhar, concert d'Hélène Delavault, exposition "la Passion Jarry" aux Champs Libres... ont permis à Amélycor d'établir des liens avec la Bibliothèque de Rennes Métropole et la Société des amis d'Alfred Jarry.

Les collaborations avec les partenaires privilégiés que sont l'Espace des sciences, le Musée des télécommunications, le pôle *sciences et techniques* de la Bibliothèque, se sont développées ou amorcées et les sollicitations, auxquelles il est souvent difficile de répondre positivement, ne cessent d'augmenter.

Le travail d'informatisation des livres anciens a franchi une nouvelle étape, dans la mesure où plus de 1300 livres ont déjà été enregistrés, et nous pouvons espérer que d'ici la fin 2008 une première salle de la bibliothèque aura fait l'objet d'un inventaire complet.

Ce numéro de l'Echo des Colonnes, en grande partie consacré à la philosophie, a bénéficié du travail remarquable d'Agnès Thépot et de notre photographe maison, Jean-Noël Cloarec.

Je vous laisse le plaisir de découvrir ces documents et ces clichés, parfois inédits, sur quelques personnalités du lycée de garçons de Rennes.

Pour le comité de rédaction
Le président

Jos Pennec

Ne me fermez pas ! Le blount s'en chargera



Encyclopédie, chaudronnier Planche 1 (détail)

Etamage d'une pièce

Association pour la ME moire du LY cée et CO llège de R ennes

Cité scolaire Emile Zola 2 avenue Janvier CS 54444

35044 RENNES Cédex
www.amelycor.org



[DE] QUI EST-CE ?

Le Président de la République, à l'instar de l'hirondelle, du martinet, de l'omnibus, du pigeon et du commis voyageur, accomplit des migrations périodiques.

La présence du Président de la République française fut signalée naguère au cœur des déserts africains : aujourd'hui, d'une aile rapide, il fend les brouillards d'Albion. Aller de Paris à Alger laisse prévoir que, sauf accidents, l'on reviendra d'Alger à Paris. Le Président, emporté par son élan de retour, traverse Paris à toute allure et bondit, par delà le détroit, jusqu'en cette Grande-Bretagne où les anciens plaçaient les confins du monde habitable ; On réglemente la vitesse des automobiles : pourquoi ne fixe-t-on pas sur tout Président de la République un compteur kilométrique et un indicateur de vitesse ?

A ce besoin, on a répondu : les journaux chronomètrent, heure par heure, cinquième de seconde par cinquième de seconde, les performances du Président. Il suit un tableau de marche. Les menus officiels qui lui permettent de se maintenir en si belle forme sont analysés avec un soin jaloux. L'opinion publique – et les larmes d'allégresse de la France – homologuent ses records.

D'après les données actuelles de la science, et nos personnelles observations, les migrations du Président n'obéissent point à un bas instinct de conservation ou de confort, comme celles des oiseaux qui partent au Midi, quand il fait froid, pour avoir chaud, et au nord, quand il fait chaud, pour être au frais. [...]

(Le président migrateur)

Le Président n'obéit point à la température, mais à la pesanteur.

Il oscille, tel un pendule, de ci et de là avec Paris pour centre.

Ceci explique qu'un balancement l'ait envoyé en Algérie et que l'élan du retour le rejette, brûlant sa bonne métropole, jusqu'à Londres.

On se rappelle l'expérience de Foucault, au Panthéon.

Le pendule passe par un tas de points qui n'avaient pas été prévus dans son premier itinéraire.

Et voilà pourquoi la terre tourne.

La tête de l'observateur tournerait à moins.

Il est grandiose de renouveler l'expérience de Foucault avec un Président de la République.

Il passe, au cours de ses oscillations, par toutes les capitales.[...]

Il n'y a qu'un être vivant qui voyage plus vite que le Président : le pigeon voyageur.

Il n'y a qu'un être vivant qui voyage plus utilement que le Président : le commis voyageur.

Mais les migrations du Président s'inspirent des qualités de l'un et de l'autre ;

il unit à la célérité, la pratique : courtier en France (comme on dit en vins) à l'étranger.

(Cercle vicieux)

- On peine déjà à reconnaître le Président Emile Loubet (1899-1906) dans cette évocation hyperbolique d'Alfred Jarry (car c'est de lui), c'est dire si, cent ans après sa mort, « toute ressemblance trouvée avec... [air connu] » serait proprement « ubuesque » !

Merci à Hélène Delavault d'avoir, lors de son récital, attiré notre attention sur ces textes étonnants parus dans *La Chandelle Verte*.

A. Th.

La trace d'un homme

(voir article ci-contre)

Rennes en 1783

Détail du plan
« dédié à M. Caze de la Bove »
montrant la « Porte Mordelaise »
(Archives municipales)



La trace d'un homme

Tout a commencé par un signet.

Marquait-il bien le chapitre consacré "[au] manger des hébreux et [à] tout ce qui y a du rapport"? Danielle Rouleau n'en est plus très sûre... Elle examinait pour l'enregistrer un beau volume de 1714, ayant appartenu à la bibliothèque des Augustins¹ quand elle y a repéré ce singulier signet : un feuillet de papier vergé de 18,5 x 11,5 cm, plié en deux, portant l'inscription à la plume "mémoire du chaudronnier"(sic) assortie de la mention "payé". En dépliant le papier on découvrait, écrit d'une main différente, régulière et ferme, le texte d'une facture de 1781, passablement difficile à déchiffrer cependant car la grammaire et l'orthographe -chiffres exceptés- y étaient transcrits de manière totalement phonétique. (Cf. à droite)

Le contraste entre la qualité de l'écriture et l'absence d'orthographe, la consonance plus occitane que bretonne ou gauloise, du nom de l'artisan qui signe Cheilus, nous ont incité à chercher à en savoir plus sur l'identité de notre chaudronnier.

La maison des Augustins étant sise Carrefour Jouaust², il était logique de rechercher sa trace dans le rôle de capitation de la paroisse Saint-Etienne. De fait, Cheilus habitait à quelque jets de pierre de là, rue des portes Mordelaises, sur le boulevard, "entre les portes"³

La rue devait lui plaire -il est vrai qu'elle était passante- puisque de 1755 à 1789, son nom y est enregistré avec des transcriptions variables qui vont de Chenu à Chellu en passant par Chesnu, Chesleur, Chesleu, Cheslu, Cheleu, Chelu. Par deux fois on le qualifie même de "cordonnier". Mais c'est bien le même homme.

S'il ne figure plus en 1790, sur le dernier rôle de capitation, nous savons qu'il n'est pas mort et même, qu'il n'est pas loin, puisque le 5 mars 1791 le fisc sait le retrouver pour lui faire payer les sommes dues... pour 1788 !⁴

[Avis aux petits malins qui croyiez profiter des troubles pour échapper à l'impôt, retenez bien la leçon : révolution ou pas, l'administration fiscale n'abdique jamais !]

Ant(h)oine Chenu dit La Patience, maître chaudronnier, est un indépendant ; il travaille seul à la différence de son voisin, le sieur Pinel, maître sellier, qui s'étant porté acquéreur de l'affaire du sieur Pierre Duhamel, décédé en 1768⁵, l'a développée aidé par deux compagnons et une domestique au point d'être taxé, en 1781, de 46 livres 12 sols (contre 10 alors à notre chaudronnier).

.../...

DISSERTATION, SUR LE MANGER DES HEBREUX, Et sur tout ce qui y a du rapport.

Les cérémonies des Juifs sont si éloignées des nôtres, que l'étude particulière, de les bien connaître, ne peut que servir à l'ignorance, et à l'indifférence, comment entrer dans l'instruction, et dans la manière de manger, qui est si important pour les Juifs.

« mémoire soumis par Cheilus chodronie aut peire procureur de ogutin canoine premier article du vingt six aoust..... 1780
etame huit piessse plus etame du piessse plus etame dix piessse le tout anemble devint piessse a quatre sols la piessse de quatre livre plus acomode un chodron e un chandelie pour six sol le tout de quatre livre six sol arennne ce vint etrois avril mille seipt cent quatre vint un recu lemontan Cheilus »

man...
la place a...
que de se mettre...
de leurs repas ; leur vaine...
riques nouvelles , aussi-bien que...
la comparafon des unes avec les autres...
ou leur différence.

Transcription

« memoire soumis par Cheilus chodronie aut peire procureur de ogutin canoine premier article du vingt six aoust..... 1780
etame huit piessse plus etame du piessse plus etame dix piessse le tout anemble devint piessse a quatre sols la piessse de quatre livre plus acomode un chodron e un chandelie pour six sol le tout de quatre livre six sol arennne ce vint etrois avril mille seipt cent quatre vint un recu lemontan

Cheilus »

Traduction

Mémoire soumis par Cheilus, chaudronnier, au père procureur des Augustins, chanoine, premier article du vingt-six août 1780
étamé huit pièces plus étamé deux pièces plus étamé dix pièces le tout ensemble, de vingt pièces à quatre sols la pièce, de [ce qui fait] quatre livres, plus accommodé un chaudron et un chandelier pour six sols le tout de [faisant] quatre livres six sols.
A Rennes ce vingt trois avril mille sept cent quatre vingt un, reçu le montant
Cheilus



H. Lorette. *Album Breton*, 1846 : le boulevard des Portes Mordelaises
Cheilus habitait vraisemblablement, contre la Tour, la grande maison à droite
avant de s'installer « intra-muros ».

Le fisc ne lui prête pas non plus de femme avant cette date : il est selon nous, veuf, plutôt que célibataire car il n'est jamais qualifié de "garçon". Une femme apparaît sur le rôle de 1781 et l'événement semble bouleversant au point de lui faire céder sa boutique à Pinel (qui, en 1782, possède donc les deux boutiques et le 1^{er} étage du n° 555) et son logement au sieur La Noë, curé de Saint Etienne qui vit "sans domestique"⁶... tout cela pour déplacer son affaire de quelques toises, dans la première boutique "intra muros" de l'autre côté de la tour !

[L'ordre d'enregistrement du rôle de capitation suggère qu'il pourrait s'agir de la boutique, encore bien connue aujourd'hui des Rennais, à l'enseigne de *Crêperie des Portes Mordelaises*.]

Las ! point d'acte de mariage, en 1780-81-82 dans les registres de la paroisse Saint-Etienne. Mariage dans une autre paroisse ? Simple mise en ménage ? Tirage dans le ménage ? car la femme disparaît du rôle de 1785 pour réapparaître en 1786.

On pense percer à jour l'identité de la femme-mystère lorsque l'on découvre pour 1787, une Perrine Sauvage, "capitée" en haut de la rue, qui est dite, cette année-là, *femme Chenu*.

Cette Perrine, est recensée depuis 1783 en tant que *filles*, c'est-à-dire célibataire. On ne lui attribue aucun métier mais elle est taxée d'une livre (ramené ensuite à 18 sous), signe qu'elle bénéficie d'un revenu même si celui-ci est modeste.

Sa transformation, de *filles* en *femme Chenu*, relance les recherches : elles sont cette fois fructueuses.

Le 12 août 1786, en effet, Perrine a convolé en justes noces avec Antoine Cheilus. L'acte de mariage confirme -ce que nous soupçonnions- que notre chaudronnier vient de très loin puisqu'il est originaire de la "*paroisse de Saint Cirgues, diocèse de St. Flour en Auvergne*"⁷; Perrine vient, quant à elle, de Plélan-le-Grand où ses parents, décédés, lui ont peut-être laissé quelque bien. L'acte nous livre également le nom d'une première épouse : Louise La Renard. Parmi les nombreux témoins qui ont signé au moins deux voisins : Lebreton, commis au présidial, et Joseph Souslabaille, maître serrurier.

Et l'on se prend à penser qu'il a fallu à Perrine Sauvage mérite et persévérance pour passer la bague au doigt à un Antoine Cheilus peu soucieux peut-être de repasser par "*les fiançailles, les trois proclamations de bans sans opposition et toutes les formalités De L'Eglise canoniquement observées*". L'ampleur de sa signature "au bas du parchemin" sonne d'ailleurs comme un triomphe.

En 1788 Perrine n'apparaît plus. Après 1789, on l'a vu, c'est lui qui disparaît des registres. On se dit qu'il n'est plus jeune, qu'à la retraite il a trouvé le moyen d'être exempté...⁸

C'est à la fin que toujours tout se dévoile.

Le 18 prairial an VII de la République (6 juin 1799), sur déclaration de "*Mathurin Juguet majeur, cordonier, et d'Olive Denain fille majeure*", l'officier public Chaillou enregistre que "*Antoine Chelu, chaudronnier, âgé de quatre vingt trois ans natif de la commune de Saint Cirgue Département du Cantal, veuf en premier de Louise Renard forge Dessalles et époux de Perinne Sauvage est décédé en sa demeure portes mordelaises hier soir quatre heures ...*"

Né, en 1716, sous la Régence, il meurt sous le Directoire, à six mois du 18 Brumaire, dans une rue qui avait brièvement porté le nom de *rue Marat*.

Il a donc 39 ans lors de son installation aux Portes Mordelaises, 65 ans lorsqu'il présente sa facture à l'intendant des Augustins et "s'embourgeoise" en s'installant intra-muros, 70 ans quand il se remarie !

En 1799 il devait être une des figures, sinon la figure du quartier.

Perrine elle-même n'était pas jeune. Son acte de décès, dressé le 21 février 1815 sur déclaration de "*Joseph Richard majeur cordonier et Jean de la Barre majeur menuisier*" nous apprend que "*Perinne Sauvage âgée de soixante quinze ans native de plélan veuve Chailus vivant Chaudronier est décédée portes Mordelaises hier matin onze heures*". Elle s'était mariée à 40 ans.

L'histoire aurait pu s'arrêter là si...

...si la visite d'un site Internet de généalogie consacré aux Chailus, n'était venu bouleverser notre scénario.

Mis sur la piste d'un mariage en 1755 en la paroisse Saint-Pierre en Saint-Georges, nous découvrons que, loin d'être veuf, notre Cheilus -car c'est bien lui- a contracté son premier mariage l'année même de son installation "entre les Portes" !

*De l'Eglise canoniquement observées, en présence des témoins
et autres. Antoine Cheilus.
Perrine Sauvage. Le Breton
Julienne Moreau. De Soulabaille. Marie Chotard.
Elizabith Chartier Loure Motte. Marie Moiseau
Jean Fabre Pierre Vénier
Bazin fure*

"le quinzième de novembre mi sept cens cinquante cinq la Bénédiction nuptiale [a été administrée par jan dalbois, prêtre, chantre de St George] à antoine chaylus, fils majeur de feus antoine et de helis chaylus son épouse, de la paroisse de Saint Cirgues de jordanne évêché de Saint Flour en Bauvergne (= basse Auvergne)⁹ et à loüise Le Renard fille majeure De feus Guillaume et De marie Le mason son Epouse, native de L'église tréviale (= de la trève) de Sainte Brigide Evêché de Vannes" en présence de nombreux témoins dont neuf au moins signent.¹⁰ L'acte très circonstancié, est aussi long que s'il se fût agi de l'union d'un "très haut et très puissant seigneur" avec une "très haute et très puissante dame" : il tient une page entière du registre et nous apprend qu'on a mobilisé le Recteur de Saint-Etienne pour un certificat et le Vicaire Général, *Le moyne de la Borderie*, pour la dispense des deuxième et troisième bans.

Un mariage aussi peu discret que pressé, s'accorde mal avec la désertion immédiate du domicile conjugal. Pourquoi donc Louise n'apparaît-elle pas, les années suivantes, aux côtés d'Antoine ?

A la recherche d'un décès subit de la nouvelle épousée, voilà que nous tombons sur un mariage ! celui, *Lonzième jour du mois de May 1756*, d'une autre Le Renard, prénommée Jeanne, avec un dénommé Jean Jouin. Antoine Cheilus y figure comme principal témoin mais à quel titre ? L'acte est laconique, aucune filiation n'y figure. Beau-frère ? beau-père ? véritable père ? et pourquoi pas ?

On nage en plein Beaumarchais !

Nouvelle plongée dans les archives. Elle nous mène aux baraques de la Rue du Point du Jour¹¹.

1749, 4^{ème} baraque, une dénommée La Renau(l)t acquitte 30 sols de capitation pour elle et ses deux filles couturières ; un Jan Jouin, porteur (40 sols) habite alors *en bas dans le fossé*, près de la 13^{ème} baraque (dont le propriétaire, Charles Ruellan dit "La Plainte", maître menuisier, est père de huit enfants !)¹². Simple coïncidence¹³ ? En 1753, la Renau(l)t qui a déménagé dans la 12^{ème} baraque ne travaille plus qu'avec une de ses filles. En 1756, un encaveur occupe leur ancienne chambre et Jan Jouin n'est plus là non plus ; cela nous conforte dans l'idée que l'identification entre La Renaut et la Renard est la bonne. Louise qui est de la même génération qu'Antoine, a élevé deux filles dont une au moins, Jeanne, est mariée.

Mais où est passée Louise après son mariage ? Au lieu de Perrine ne serait-ce pas elle, la femme-mystère qui apparaît en 1781 aux côtés de Cheilus ? l'épouse légitime intégrant le domicile conjugal au bout de 26 ans (au moment où peut-être ses yeux lui interdisent de continuer son métier) ?

En ce cas, "La Patience" ne serait peut-être pas un surnom gagné dans le seul compagnonnage...

La sépulture de "*Louise Le Renard en son vivant épouse d'Antoine Chelus originaire de la paroisse de Cléquirec*"¹⁴ évêché de Vannes âgée d'environ soixante douze ans" est enregistrée le 16 mars 1786, dans les registres de Saint-Etienne. Née en 1714, elle avait donc deux ans de plus que son époux.

Moins de cinq mois plus tard, le 12 août, Perrine Sauvage consolait le veuf.



Rue du Point du Jour, la baraque de Charles Ruellan dit la Plainte



Chaudronnier, chaudronnier
D'après Poisson (XVIII^e siècle).

Nous ne saurons probablement jamais quelles sont les voies qui ont mené Antoine Cheilus jusqu'en Bretagne.

Il est maître chaudronnier ce qui suppose six années de formation. Les a-t-il faites de manière itinérante ? Dans quelle ville a-t-il été "reçu" ? autant de questions sans réponses.

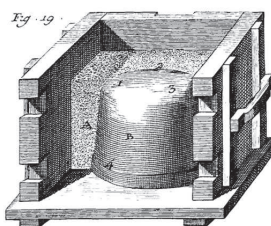
On l'imagine volontiers en sa robuste jeunesse, lui l'Auvergnat de Haute Auvergne, portant son bataclan de village en village, soufflant dans son sifflet pour avertir les pratiques, "posant une pièce au trou"¹⁵ ici, refondant là, cuillères et fourchettes hors d'usage, achetant et revendant de vieux cuivres, étamant le fond des chaudrons... L'âge venant il a dû rechercher un mode de vie plus sédentaire mais aussi plus confiné qui l'exposait davantage aux émanations toxiques. Sa longévité déjà respectable pour l'époque, n'en est que plus remarquable.

Fondre les métaux non-ferreux, les façonner ensuite : tel est son métier. S'il laisse la spécialité du fer aux forgerons, taillandiers, serruriers et autres maréchaux, il lui arrive de le travailler ne serait-ce que pour confectionner queues de poêle et anses de chaudron.

A ce titre les verges de fer qui sortent des fenderies des forges sont susceptibles de l'intéresser. Mais cela ne peut suffire à expliquer que ses deux épouses, -curieuse coïncidence- soient, l'une comme l'autre, originaires de hauts lieux bretons de la

métallurgie du fer : les Forges des Salles en forêt de Quénécan, pour Louise, et, pour Perrine, la paroisse de Plélan-le-Grand, en lisière de laquelle, à moins d'une lieue de l'église par le "grand chemin", s'activent les Forges de Paimpont.

On ne peut exclure qu'à un moment donné, notre chaudronnier ait eu partie étroitement liée avec le monde des forges, en tant que façonneur de « modèles », ces objets en cuivre qui servaient à faire les moules pour les chaudrons, marmites et autres bassines en fer ou en fonte¹⁶. Remarquons qu'en 1755, lorsqu'il s'installe, les forges des Salles et de Paimpont sont en forte reprise d'activité.



Modèle en cuivre ou en laiton, inséré dans un châssis pour fabriquer un « moule en sable » de marmite ...

Encyclopédie : Forges ou l'art du fer, troisième section, Planche VII.

Venu de très loin, Antoine Cheilus, qui paye de 4 à 12¹⁷ livres de capitation (ce qui suppose un revenu de l'ordre de 400 à 1500 livres), s'est hissé au niveau à la petite bourgeoisie rennaise ; il a réussi à s'intégrer dans son quartier¹⁸ mais aussi au sein d'un petit groupe de familles dont on retrouve les noms à 30 ans de distance à l'occasion des trois mariages : Morin, Chartier, Bourhis, Soulabailles...

Notre chaudronnier est peut-être un indépendant, ce n'est pas un solitaire.

Patience et longueur de temps...

A et J-Y Thépot

¹ *Commentaire littéral sur tous les livres de l'ancien et du nouveau testament*, par le R. P. D. Augustin Calmet religieux bénédictin de la congrégation réformée de S. Vanne et de S. Hydulphe, *L'Ecclésiastique*, 1714.

² Actuellement le nouveau Saint-Etienne/Saint-Augustin. Au début de la Révolution il restait quatre pères Augustins.

³ La rue des Portes Mordelaises commence place Saint-Pierre pour se terminer au bas des Lices. Le boulevard c'est la demi-lune construite en avant des Tours pour y installer de l'artillerie. Une rue de maisons y avait été construite à la hâte après l'incendie de 1720. L'ensemble devait être fermé par une seconde porte au débouché sur le bas des Lices. En 1781 Cheilus occupe la première maison (seconde boutique) hors les murs, passées les Tours Mordelaises.

⁴ Note marginale sur le rôle de 1788.

⁵ La veuve Duhamel continue à résider dans l'immeuble.

⁶ Il s'agit, vérification faite, d'un vicaire payé par le curé en titre, et qui ne touche que la « portion congrue ».

⁷ On verra qu'il s'agit de Saint-Cirgues de Jordanne non loin d'Aurillac. De toutes les personnes rencontrées dans les registres à l'occasion de cette brève enquête, Cheilus est celui qui vient de plus loin si l'on excepte *"Eugénie négresse créole (...) appartenante à Madame la Marquise de Lanjamet (?)"* originaire *"de l'Isle St Domingue"*, décédée le 7 avril 1788 à l'âge *"de 13 à 14 ans."*

⁸ L'installation de deux chaudronniers nouvellement installés place des Lices lui fait de la concurrence. Remarquons quand même que d'autres artisans tels Soulabailles, le serrurier, sont également absents du rôle ! Etrange non ?

⁹ Le chanfrein n'est pas géographe : St-Flour c'est la Haute Auvergne, la Basse Auvergne c'est l'évêché de Clermont.

¹⁰ Parmi ces signatures, quatre signatures féminines mais la mariée n'a pas signé.

¹¹ Construite après l'incendie, c'est l'actuelle rue de la Visitation qui avait été rattachée à la paroisse Saint-Pierre en Saint-Georges.

¹² Il y a un décalage d'un n° entre le rôle de capitation et le plan des baraques de 3,20 m conservé aux archives municipales (V.p 2).

¹³ La Renard, traduction vraisemblable d'al Louarn, peut très bien être devenue la Renault pour le fisc. Songeons au cas Cheilus.

¹⁴ Cléguérec, dans le Morbihan, dont dépendait alors Sainte-Brigitte.

¹⁵ Des expressions à double sens comme celle-ci foisonnent dans le sillage des chaudronniers : en témoignent chansons et gravures.

¹⁶ Selon André Le Coroller spécialiste des Salles, jusqu'au XIX^{ème} siècle, ces « modèles », qui ont une grande valeur, sont l'objet de toute l'attention des directeurs de forges. Lorsqu'une forge ferme ils sont revendus sans problème. (communication personnelle)

¹⁷ Contribution maximum en 1777.

¹⁸ Par une présence continue de 44 années.

CHAUDRONNERIE, marchandise de chaudrons, chaudrons & autres ustensiles de cuisine.

* CHAUDRONNIER, f. m. ouvrier autorisé à faire, vendre, & faire exécuter toutes sortes d'ouvrages en cuivre, tels que chaudière, chaudron, poissonnière, fontaine, &c. en qualité de maître d'une communauté appelée des Chaudronniers. Ils ont quatre jurés; deux entrent & deux sortent chaque année. Il faut avoir fait six ans d'apprentissage. On donne le nom de Chaudronniers au sifflet, à ces ouvriers d'Auvergne qui courent la province, & qui vont dans les rues de la ville, achetant & revendant beaucoup de vieux cuivre, en employant peu de neuf. Voici des ouvriers dont on ne connoît point encore les réglemens; il faut pourtant convenir qu'il importe beaucoup au public qu'ils en aient, & que ces réglemens soient bien exécutés, puisqu'ils emploient une matière qui peut être livrée au public plus ou moins pure.

CHAUDESAIGUES, (Géog.) petite ville de France en Auvergne, dans la généralité de Riom.

◀ Définition dans L'Encyclopédie

Chaudronnier au sifflet ▶



In P. Sébillot, *Légendes et curiosités des métiers*. Repr. Laflitte 1981

PHILOSOPHIE

Première partie

Consacrer un « dossier » de l'Echo à la philosophie, l'idée flottait dans l'air depuis déjà quelque temps.

N'avions-nous pas ces caricatures ferventes consacrées en 1849 par un élève à « son » professeur de philosophie ?
ce singulier cours manuscrit qui, anticipant sur les programmes, traitait de psychologie expérimentale ?
nombre de professeurs dont la réputation avait dépassé les frontières de l'Hexagone ce qui ne les protégeait pas de la contestation ?
d'illustres élèves comme Paul Ricœur ?

Le colloque international consacré à ce dernier les 18 et 19 octobre 2007 aux Champs Libres, et son épilogue, le baptême de la salle de conférences du lycée, nous ont décidés : il fallait passer à l'acte !

Toutefois, la matière rassemblée se révélant trop abondante pour les dimensions modestes de notre bulletin, nous avons décidé d'en scinder en deux la publication.

Cela nous permet de resserrer les contributions du présent numéro sur un thème et sur un œuvre.

Le thème c'est la naissance d'un champ de recherches que l'on désigne aujourd'hui -faute de mieux- sous le nom de *sciences cognitives*. Elle sera évoquée à travers l'analyse du cours manuscrit ci-dessus mentionné et la découverte de la carrière d'un des pionniers de la psychologie expérimentale : Benjamin Bourdon.

L'œuvre, bien entendu, c'est celui de Paul Ricœur, « une pensée en dialogue » pour reprendre le titre du colloque dont Jérôme Porée nous a fait l'amitié de dresser un premier bilan.

A.Th



AU LYCÉE DE RENNES

UN NEGATEUR DES MIRACLES DE LOURDES

Nous recevons la lettre suivante :

Monsieur,

Permettez-moi de vous signaler un incident assez inquiétant survenu au cours du professeur de philosophie du Lycée de Rennes, ces derniers temps. Je puis vous en certifier l'exactitude.

M. Dugas crut pouvoir dire en propres termes à ses élèves : « Il y a eu un temps où les hommes croyaient qu'on arrivait par des prières à détourner le cours des phénomènes naturels à empêcher les fléaux et la maladie de se produire ».

Il y eut quelque émotion sur les bancs des élèves. Quelques-uns, plus hardis et saisissant toute la portée de cette phrase, objectèrent : « Et Lourdes ! Et Lourdes ! ».

A quoi M. Dugas fit cette réponse : « C'est la même chose, il n'y a pas de miracles, il n'y a que de la suggestion. »

Je crois, Monsieur le Directeur, que de telles affirmations méritent d'être relevées.

Je vous en fais juge et je vous prie de croire, etc...

Nous sommes de l'avis de notre correspondant. Nous n'avons pas au *Nouvelliste* l'habitude de dénigrer l'enseignement universitaire de notre ville et, à notre connaissance, c'est la première fois que nous nous en occupons.

Mais il nous paraît, en effet, impossible de ne pas regretter l'extrême légèreté avec laquelle M. Dugas s'est permis de trancher devant ses élèves, la plupart catholiques, la question du miracle qui est à la base de toute leur foi.

Son affirmation relativement aux faits de Lourdes est d'un primarisme qui, compréhensible chez un liborin de village ou chez un folliculaire à la solde d'un parti

« Paul Ricœur, la pensée en dialogue »

Trois questions... à Jérôme Porée, docteur en philosophie. Il fut l'élève de Paul Ricœur auquel un colloque est consacré ce jeudi et demain.

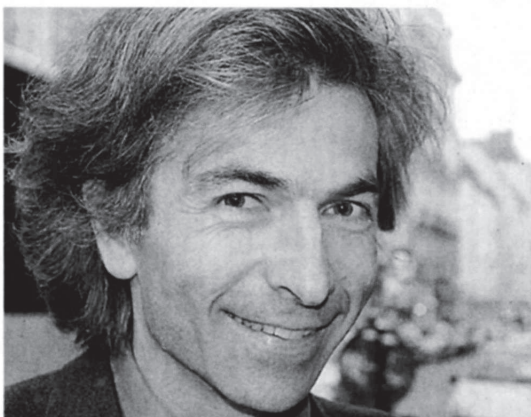
Qui était Paul Ricœur ? Vous l'avez connu.

Il était l'un de nos plus grands philosophes. C'était aussi un penseur engagé dans la discussion publique. Sa conviction était que l'autre est le plus court chemin entre soi et soi-même. Aussi aura-t-il été, pour l'étudiant que j'étais, bien plus qu'un maître.

Qu'est-ce qu'un maître qui renonce à la maîtrise et qui en cite cent autres qui le valent ? C'est le sens du titre de ce colloque : « La pensée en dialogue ». Plus tard, quand je l'ai mieux connu, autre chose m'a frappé : l'absence de distorsion entre la vie et l'œuvre. Il était ce qu'il disait.

Vous dites que ce colloque est un pari. En quoi est-ce un pari ?

Le pari est de réunir deux publics :



Jérôme Porée est professeur à l'université de Rennes 1. Il est à l'origine du colloque.



O-F. 18/10/07

Cl. J.N.-Cloarec



Coll. P.S.M.

Éloquent en chaire

Monsieur François Antoine Rondelet a tout pour plaire :

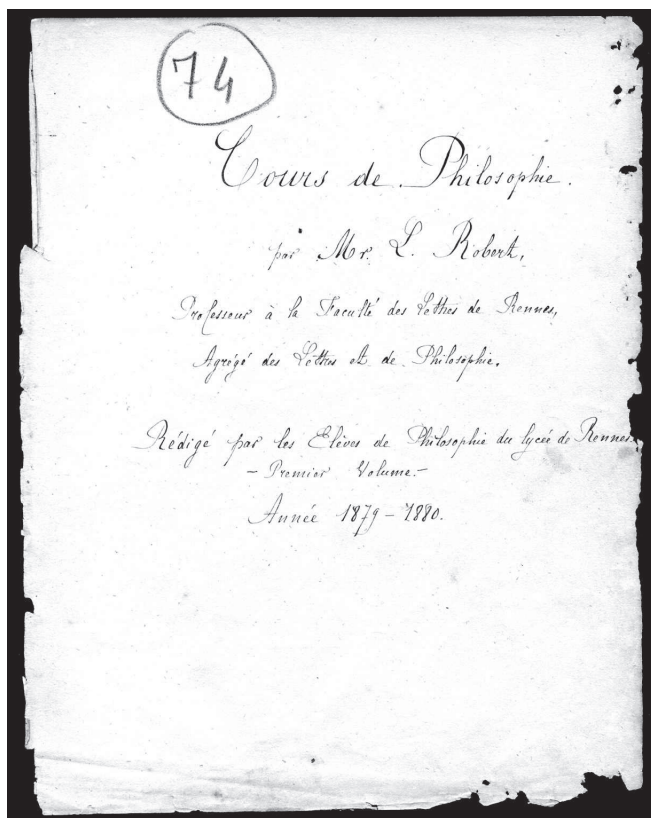
- il est bien habillé
- il est jeune (26 ans en cette année 1849)
- il est brillant (normalien, agrégé de philosophie, docteur ès lettres)
- il parle avec feu et détermination

Échos de lycéens du XIX^{ème} siècle

*Mon professeur de
Philosophie au Lycée de Rennes (1849)*



Éloquent en toge (Distribution des prix ?)



Cl. E. Ch.

2003 : Paul Ricoeur découvre la première page du cours de philosophie rédigé par des élèves en 1879-1880. (à gauche - lire aussi la fiche pp 9-10)
Depuis, le volume a été restauré grâce aux talents de relieuse de Ann Cloarec.

FICHE

Curiosité de notre bibliothèque :

COURS DE PHILOSOPHIE MANUSCRIT

de
1879-1880

Cela se présente comme un livre de dimensions modestes : 25 x 17 x 2,5 cm.

La reliure cartonnée actuelle n'est pas la couverture d'origine : en témoigne page 117, le coup de massicot qui a rogné l'appréciation peu flatteuse portée sur la rédaction de l'élève J. Karlskind.

A l'intérieur, en effet, les pages blanches à l'exception des deux premières et des deux dernières, ont été soigneusement numérotées, en haut et au centre, de 1 à 256, par la même main qui a tracé la page de titre (cf p 8) [Une feuille correspondant aux pages 235 et 236 a été arrachée, vraisemblablement par l'auteur des gribouillis effectués sur la page précédente (au stylo, donc bien plus tard).]

On voit encore nettement le tracé, au crayon fin, des lignes qui délimitent les marges et servent de support à l'écriture.

Les pages ont été écrites à la plume et à l'encre noire, tour à tour, par chacun des élèves de la classe qui inscrit son nom et qui signe. On compte ainsi 13 écritures différentes...

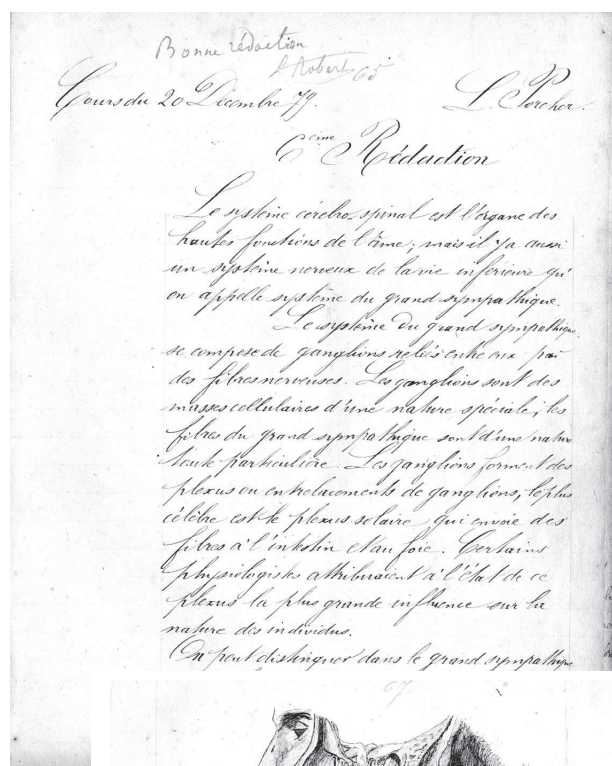
L'appréciation du professeur (qui va de « rédaction passable » à « bonne rédaction »), ses éventuelles corrections et sa signature, ont une couleur grisée : sans doute une encre rouge qui a viré.

Les cours s'étalent du 3 décembre 1879 au 6 mars 1880, à raison de 2 cours par semaine espacés de 3 jours au moins (le plus souvent le mercredi et le samedi) avec une interruption d'un mois, du samedi 27 décembre au lundi 26 janvier. La semaine de rentrée de janvier est exceptionnelle avec trois cours : lundi 26, jeudi 29, samedi 31.

L'élève dont c'est le tour, effectue sa rédaction (mise au net des notes et calligraphie sur le cahier) dans l'intervalle entre deux cours : un travail considérable surtout s'il s'accompagne de réalisations de dessins comme ceux que signent L[ouis] Porcher ou E. Perdiel.

Le lycée avait un professeur de philosophie, M. Pluzanski, ancien Normalien (1861) nommé à Rennes en octobre 1878, à la suite de M. F. J. Biet (prêtre).

La présence de M. Robert, qui vient en voisin du Palais Universitaire tout proche, s'explique vraisemblablement par la spécificité du cours de Psychologie expérimentale dispensé. (voir, au verso, l'analyse de Jacqueline Morne)

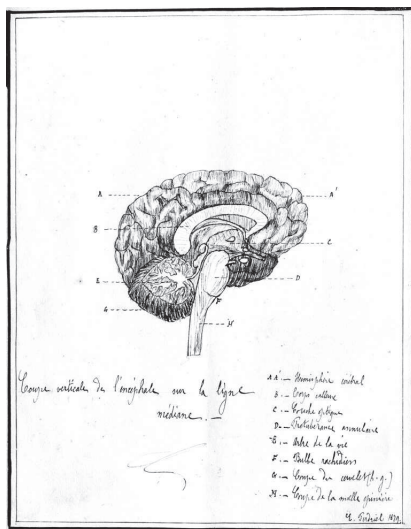


ANALYSE

Une inflexion moderniste

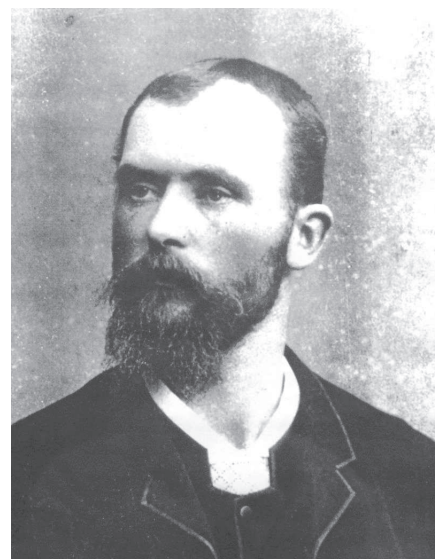
Ce cours de philosophie, datant de 1879, a de quoi surprendre le lecteur contemporain, il semble en effet plus s'apparenter à un cours de physiologie (voir les schémas) ou de psychologie expérimentale.

L'auteur, était certainement un tenant du courant « moderniste » qui à la fin du second empire réagit contre la philosophie spéculative, la métaphysique et le dogmatisme des textes, héritage de Victor Cousin. Il valorise au contraire l'approche empirique de la connaissance. L'opposition est double : les références aux sciences prennent le pas sur les références métaphysiques et l'approche empirique prend le pas sur l'exégèse des textes. Ces « modernistes » cherchent à faire traduire dans les programmes et les manuels l'intérêt qu'ils portent au développement des nouvelles disciplines scientifiques : dans le programme de 1880 les références scientifiques font une entrée en force, on y trouve explicitement allusion à « *l'utilité de la psychologie comparée et de l'expérimentation en psychologie* ». Il s'agit d'inclure dans l'enseignement des connaissances positives concernant la vie de l'esprit, et de s'interroger sur la possibilité d'expliquer les données de la raison par « *l'expérience, l'association des idées et l'hérédité* » (H. Marion. *Le nouveau programme de philosophie*, Revue Philosophique 1880). Nous sommes à l'époque de Théodore Ribot ou de Paul Janet qui écrivait « *L'homme commence par l'animalité, il s'achève par la société* », ou d'Herbert Spencer, dont notre professeur fait grand usage.



Benjamin BOURDON

Montmartin-sur-Mer, 1860 - Rennes, 1943.



Bourdon

« Je suis né en Normandie en 1860, dans un village du bord de mer, de parents qui étaient eux-mêmes d'origine normande. A l'époque de ma naissance, mon père n'exerçait aucune profession mais, vers ma neuvième année, il se fit cultivateur et se mit à exploiter une petite ferme qu'il avait héritée de son père et à laquelle il travailla dès lors pendant de nombreuses années avec énergie et intelligence. Lui-même était fils et petit-fils de notaires, sa mère était la fille d'un officier de marine, dont la vie dut être plutôt aventureuse – de fait, on l'avait surnommé « le corsaire ». Ma mère était d'origine humble : son père était un modeste fermier mais en même temps un excellent maçon et il dirigea la construction de bon nombre des plus importantes maisons qui furent édifiées dans le pays à cette époque.

A l'exception de cinq ou six personnes, comme le curé, le notaire et le médecin, mon village, qui comptait environ mille habitants, se composait de trois principales catégories de gens : des paysans, qui formaient la catégorie la plus importante, des marins et des carriers... Ce fut au sein de cette communauté que je passai la totalité de mon enfance et une partie de mon adolescence. Ces braves gens ne s'inquiétaient guère d'idées abstraites et ne se payaient pas de mots. Sans aucun doute ce milieu a exercé une grande influence sur le développement de mon esprit. »¹

Il entre au lycée de Coutances, en 1872, comme pensionnaire et y reste jusqu'au baccalauréat. Dans son autobiographie il évoque ces années de lycée : *« Dans ce lycée, comme dans tous les autres..., la rhétorique était fort en honneur à cette époque. J'ai toujours ressenti une grande aversion pour cette rhétorique et je faisais piètre figure lorsqu'il était question dans mes thèmes de faire parler Cicéron ou tel autre personnage des temps anciens ou modernes. Au contraire, j'accordais un très grand intérêt, pendant mes années de lycée, aux mathématiques, aux langues vivantes, à la physique et à la chimie, au dessin, à la philosophie, ainsi qu'aux exercices physiques et à la gymnastique. Je me serais certainement intéressé à un apprentissage manuel s'il avait figuré au programme ; en fait j'ai toujours aimé ce genre de travail et je crois même que par la suite, j'ai passé trop de temps à construire mes propres instruments ou appareils pour mes expériences. ».*

En 1879, à sa sortie du lycée, bachelier ès lettres et ès sciences, il fait un stage comme clerc de notaire chez un de ses oncles avant d'être aspirant répétiteur au lycée de Laval (17 novembre 1880) et de poursuivre des études de droit à Paris. Un an plus tard, il change d'orientation, obtient un poste de surveillant au lycée Louis-le-Grand et commence des études de philosophie auprès des grands maîtres spiritualistes de l'époque : Paul Janet, Elme-Marie Caro et Ludovic Carrau. Les cours de la Sorbonne, malgré le grand intérêt qu'il trouve dans ceux de Théodule Ribot, ne lui suffisent pas ; il fréquente ceux de l'aliéniste Magnan à l'asile Sainte-Anne, ceux du neuropsychiatre J.-M. Charcot à la Salpêtrière et ceux des physiologistes Brown-Séquard et Franck au Collège de France.

Reçu premier à l'agrégation de philosophie en 1886, il obtient une bourse d'études pour un an en Allemagne et dès son arrivée à Heidelberg, au mois d'octobre, il écrit à ses parents pour leur raconter son voyage en train depuis Paris, le passage de la frontière à Avricourt et son installation à Heidelberg. Dans son autobiographie, il donne des précisions sur son travail et ses premiers contacts :

« Je fus d'abord à Heidelberg où, pendant le premier semestre, je suivis, parmi d'autres, les cours du linguiste Osthoff, qui était alors l'un des plus connus des néo-grammairiens. Mais j'avais hâte de m'initier à la psychologie expérimentale et d'entendre son illustre représentant, Wilhelm Wundt. Au commencement du second semestre, je partis donc pour Leipzig ; j'étais muni d'une lettre d'introduction d'Osthoff pour son collègue Brugmann, comme lui éminent néo-grammairien, et d'une autre lettre de Ribot à l'intention de Wundt. Brugmann et Wundt me reçurent très aimablement. Je suivis leurs cours à tous les deux ; de plus je pris part comme observateur aux recherches expérimentales qui étaient en cours dans le laboratoire de Wundt. ». ... / ...

AVRICOURT, NOUVELLE FRONTIERE

Nous sommes arrivés à la frontière à 2 heures du matin. L'endroit où on quitte la France s'appelle Avricourt. Il y a deux gares à Avricourt, espacées l'une de l'autre d'environ un kilomètre, autant qu'il m'a semblé. La première est Avricourt (France), la seconde porte sur la carte des chemins de fer allemands le nom de Deutsch-Avricourt, cela signifie Avricourt (Allemagne). Ce qui m'a le plus émotionné en arrivant à Avricourt (Allemagne), ça été de voir le chemin de fer français s'en retourner tout de suite à Avricourt (France) ; au contraire, cela ne m'a pas produit une grande émotion de savoir que je me trouvais désormais sur le territoire allemand. A Deutsch-Avricourt, donc, tout le monde descend et l'on commence par procéder, dans la gare, où toutes les indications officielles sont maintenant écrites en Allemand (Ausgang = sortie ; Eingang = entrée) à la visite de nos bagages. Nous ouvrons nos malles et nos valises, et les inspecteurs allemands regardent ce qu'elles contiennent ; ils ne sont pas méchants et j'aurais pu leur faire passer 20 livres de dynamite, sans qu'ils s'en aperçoivent... Ce qui a eu de moins amusant à Avricourt, c'est que nous avons dû y attendre pendant deux heures le train allemand qui devait nous emporter... Nous arrivons à Strasbourg vers 7 heures, je n'en suis reparti qu'à 8 heures et demi... Je suis arrivé à Heidelberg, venant de France, à midi... ».

Rappelons que Wundt a créé, à l'Université de Leipzig, en 1879, le premier laboratoire de psychologie dans le monde et que Bourdon a dû y rencontrer de futurs grands psychologues comme James Mac-Keen Cattell qui effectuait à cette époque ses fameuses recherches sur les temps de réaction.

A son retour en France, en 1887, il est affecté au lycée de Valenciennes (7 novembre). L'année suivante (1888), paraît sa première publication sur l'évolution phonétique du langage dans la *Revue Philosophique*, et le 27 novembre 1889, il est nommé professeur de philosophie au Lycée de Rennes.

BOURDON VU PAR JARRY

« Un professeur de philosophie, qui fut le nôtre, et qui est l'auteur de livres excellents, M. B. Bourdon, disait : « Pour vous préparer à un travail – en ces temps anciens il s'agissait simplement d'un examen de baccalauréat – commencez, plusieurs jours et au besoin plusieurs mois à l'avance, par ne rien faire, ne rien étudier, ne rien lire ou ne lire que des matières futiles et récréatives n'ayant aucun rapport avec l'épreuve à subir. Ainsi votre esprit bénéficiera de ce double avantage : 1° il ne sera pas fatigué ; 2° il ne risquera pas d'être encombré par des connaissances acquises à la dernière minute et sur lesquelles il y a toute probabilité qu'on ne vous interrogera pas ». Ayant incontinent expérimenté cette méthode, nous nous en trouvâmes fort bien. Elle est, en somme, fondée sur la loi psychologique connue, que l'oubli est la condition indispensable de la mémoire. Une variante de ce système, un peu compliquée pour des cervelles de potaches, mais d'un emploi courant, consciemment ou inconsciemment, chez les hommes de lettres, est celle-ci : avant d'écrire, lire n'importe quoi ».

Jarry fait apparaître B. Bourdon sous le nom de B. Bombus (allusion transparente – pour les lycéens de l'époque – au nom de leur professeur traduit en latin) ou de la Conscience dans *Les Paralipomènes d'Ubu* et *Ubu cocu*.

Il cite, de nouveau, le nom de son ancien professeur dans une plaquette publiée le 10 mai 1907 et intitulée *Albert Samain (souvenirs)* : « .. Dès 1889, en des provinces, M. B. Bourdon leur (ces futurs normaliens, avocats, voire officiers ou médecins) avait expliqué, pour le scandale futur des examinateurs en Sorbonne et quoiqu'il ne fût point encore traduit, Nietzsche ».

Il a pour élèves Henri Morin, futur polytechnicien, détenteur de la pièce potachique *Les Polonais*, et Alfred Jarry, futur homme de lettres et auteur d'*Ubu Roi*. Ce dernier, a évoqué son professeur dans la revue *La Plume* du 1er janvier 1903 (voir ci-contre).

En 1890, il est chargé de conférences complémentaires à la faculté des lettres de Rennes tout en conservant son poste au lycée. L'année suivante Bourdon assure un « cours libre de philosophie » et il profite de cette liberté pour inaugurer le vendredi 18 décembre 1891 son premier cours de psychologie expérimentale. Victor Basch en fait un compte-rendu dans la revue les « *Annales de Bretagne* » (1892, 7, p. 259-265) : « ... Il (Bourdon) montre que les phénomènes psychologiques peuvent être soumis à l'expérience en exposant les expériences de Fechner, de Helmholtz et de Wundt, en décrivant les appareils dont ils se sont servis et en présentant quelques-uns de leurs résultats. Il abordera dans son cours annuel : 1°) l'étude des perceptions, 2°) l'étude de l'attention et de ses oscillations, 3°) l'étude des limites et de l'étendue de la conscience, 4°) l'étude de la mensuration des sensations ».

En 1892, il obtient le titre de docteur ès lettres avec une thèse intitulée « *L'expression des émotions et des sentiments dans le langage* », accompagnée d'une thèse latine sur la question des sensations dans l'œuvre de Descartes « *De qualitativibus sensibilibus apud Cartesium* ». La chaire de philosophie n'étant pas libre à la faculté de Rennes, il continue son enseignement complémentaire et commence à réaliser ses premières expériences en psychologie.

Le 16 janvier 1894, il est nommé maître de conférences à la faculté des lettres de Lille où il continue à s'intéresser à l'apprentissage.

Mais il ne se plaît pas dans cette ville et, le 24 avril 1896, il obtient le poste de chargé de cours de philosophie à la faculté des lettres de Rennes avant d'occuper la chaire de philosophie le 25 octobre 1896.

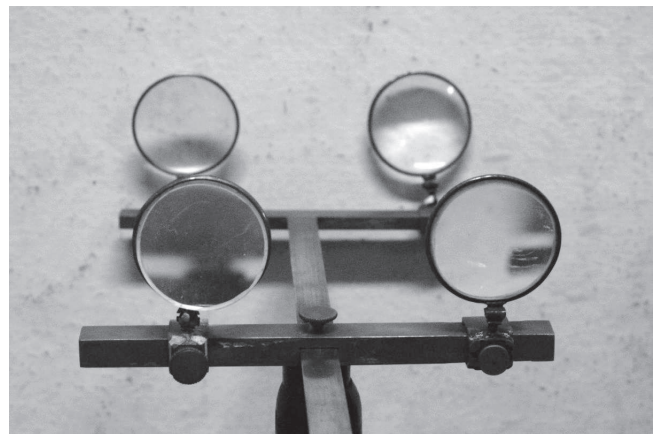
Dix mois plus tôt, Bourdon annonce dans les *Annales de Bretagne* la fondation officielle de son laboratoire de psychologie : « La faculté des lettres de Rennes vient de décider la création, à Rennes, d'un laboratoire de psychologie et de linguistique expérimentales. L'installation sera vraisemblablement prête vers Pâques prochain ou même un peu avant ».

Grâce à l'appui du doyen Loth, Rennes devenait la première université française à se doter d'un tel laboratoire². Laissons Bourdon

décrire l'équipement de ces locaux composés « d'une assez grande pièce, placée au rez-de-chaussée et orientée au midi, avec eau et gaz, et de baraquements peu confortables, mais qui néanmoins pourront être utilisés comme salles de travail, surtout pendant les beaux jours » (...)

Quant au détail des instruments que nous allons posséder ou que nous possédons dès maintenant, voici quels sont les principaux : un ensemble d'appareils pour l'inscription de la parole, comprenant un cylindre avec chariot, plusieurs tambours de Marey, un diapason électrique de deux cents vibrations doubles, un signal de Deprez, un microphone de Rousselot pour inscrire électriquement la hauteur de la parole, un pneumographe de Verdin, divers appareils de Rousselot pour enregistrer les vibrations buccales, nasales, les mouvements des lèvres, du larynx, un appareil de Rosapelly pour les vibrations du larynx, etc.

Une horloge sonnant les minutes et les cinq minutes. Cet instrument sera d'une grande utilité pour des recherches telles que celles que l'on fait sur l'entraînement, sur le ralentissement ou l'accélération qui peuvent survenir dans le travail intellectuel par suite de la fatigue, de l'absorption d'excitants. Un disque vertical, mû par un mouvement d'horlogerie et pouvant prendre toutes les vitesses depuis moins d'un tour jusqu'à une dizaine de tours par minute.



Instrument du laboratoire de B. Bourdon

N.B. Toutes les photos concernant B. Bourdon sont propriété du Laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2

Cet appareil servira à des études sur la durée des perceptions visuelles, sur la reconnaissance des couleurs, etc...

Un dynamomètre ordinaire et un ergomètre pratique conçu d'après le même principe que l'ergographe de Mosso...

Enfin divers instruments tels que métronome, montre à cinquième de secondes avec mise en marche et arrêt par pression, sonnerie électrique, stéréoscope, appareil pour la démonstration des images consécutives rétinienne...

Travaillant seul, c'était un chercheur indépendant, audacieux et passionné. « Ceux qui l'ont connu disent de lui qu'il était droit, direct mais froid, pas facile d'accès et... pince sans rire. On sait aussi que les candidats aux épreuves orales d'examen le redoutaient particulièrement à cause des questions impromptues, saugrenues qu'il pouvait poser »³.

Bourdon dirigera le laboratoire jusqu'à sa retraite en 1930 et sera remplacé par Albert Burloud.

Jos PENNEC

¹ Bourdon B., Autobiography, in C. Murchinson ed., A history of psychology in autobiography, Worcester, Clark University Press, vol. 2, p. 1-16.

² Il existait, en France, deux autres laboratoires de psychologie ne dépendant pas de l'université : celui de la Sorbonne, fondé par Henry Beaunis en 1889, était rattaché à l'École des Hautes Études, le second était dirigé depuis 1890 par Pierre Janet à l'hôpital de la Salpêtrière à Paris.

³ Serge Nicolas, *Benjamin Bourdon (1860-1943)*, Centenaire du laboratoire de psychologie expérimentale, Université Rennes 2, 1996.

Principaux ouvrages

*Liberté et religion, Manuscrit inédit conservé au laboratoire de psychologie expérimentale de Rennes 2, 1889, 310 p.

*L'expression des émotions et des tendances dans le langage, Paris, F. Alcan, 1892, 374 p. Thèse

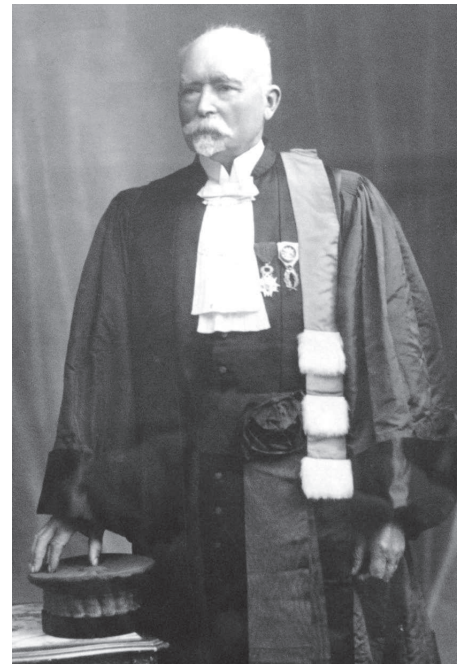
*La perception visuelle de l'espace, Paris, Schleicher frères, 1902, 442 p., ill.

*Les sensations, in G. Dumas, *Traité de psychologie*, tome 1, Paris, Alcan, 1923, p. 318-401

*La perception, in G. Dumas, *Traité de psychologie*, tome 2, Paris, Alcan, 1924, p. 1-43

*L'intelligence, Paris, F. Alcan, 1926, 388 p.

B. Bourdon a publié de nombreux articles dans les revues suivantes : *Revue philosophique*, *Année psychologique*, *Bulletin de la Société scientifique et médicale de l'Ouest*, *Journal de psychologie normale et pathologique*.



De maître à disciple ...

Dans le prochain numéro nous évoquerons d'autres professeurs de philosophie et, parmi eux, Roland Dalbiez. De Dalbiez nous ne rappellerons donc, ici, que l'influence décisive qu'il eut sur un de ses élèves, Paul Ricœur.

Paul Ricœur devait confier que « ce n'est que dix ou quinze ans plus tard, [qu'il devait] prendre la mesure de [sa] dette à l'égard du philosophe Roland Dalbiez dont nous ne discernons pas l'envergure sous les traits de notre professeur ».

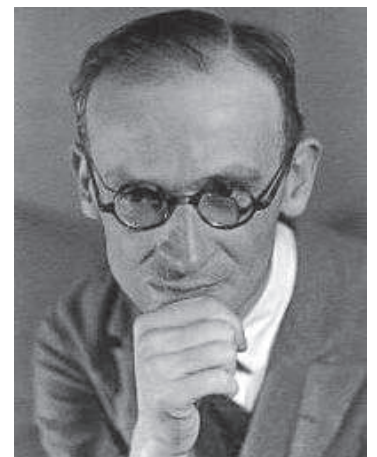
Mais c'est à la fois la manière d'enseigner et les injonctions morales de ce professeur qui décidèrent de son entrée en philosophie.

Écoutons Paul Ricœur :

« ...c'est à Roland Dalbiez que je dois le modèle didactique que je me suis efforcé de mettre en pratique, je veux dire une manière d'enseigner sans complaisance pour la confiance, pour l'impressionnisme, pour l'à-peu-près, pour l'habileté, pour la dérobade.

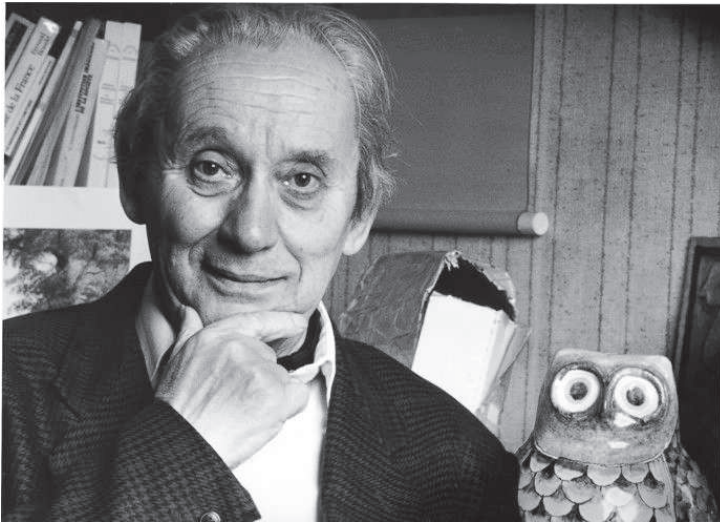
Je viens de prononcer le mot de *dérobade* : je touche ici à la plus sévère leçon que m'aît administrée mon premier maître¹ : au jeune étudiant qui envisageait avec crainte de se livrer sans esprit de repli aux tourments du doute et de la lutte intestine -plus redoutable que la controverse assassine-, mon maître disait : "ne vous détournez pas de ce que vous craignez de rencontrer, ne contournez jamais l'obstacle, mais affrontez-le de face". Cet avertissement fut entendu comme un encouragement - que dis-je ? une injonction – à *faire de la philosophie*. »

Coll. Dalbiez



Roland DALBIEZ

¹ « Mon premier maître en philosophie » est le titre de la contribution de Paul Ricœur au livre de Marguerite Léna « Honneur aux maîtres » paru aux éditions Criterion, dont sont tirées ces citations.



La photographie du colloque par Anne Selders

Paul Ricœur

Une pensée en dialogue

« C'était pendant la pause du déjeuner le deuxième jour. Il faisait beau et j'avais encore une heure devant moi. Attablé en plein soleil à la terrasse du Café des Champs Libres, je décidai de fumer un cigare et de commencer la lecture de Vivant jusqu'à la mort, que je venais d'acquérir. Mais j'avais laissé mon sac dans la salle de conférences et allai donc y chercher mon livre et mon cigare. La salle était vide et je me suis trouvé tout d'un coup devant le visage de Paul Ricœur. Projeté sur un écran énorme, il nous regardait depuis un jour et demi mais, cette fois, c'était différent. Il était si présent que je ne pouvais me dérober. »

J'étais seul et j'avais le sentiment d'une rencontre personnelle. Je me suis assis. Le visage m'interrogeait : 'Qu'allez-vous faire de ma pensée, de mon travail, de mon être ?' Mais, en même temps, j'y lisais un encouragement et une confiance : 'faites-le !' »

Jan Christopher Vaessen, dans cette lettre écrite à son retour dans son village du nord de la Hollande, exprime sans doute le sentiment d'une grande partie des participants des deux journées consacrées à Paul Ricœur les 18 et 19 octobre derniers aux Champs Libres. Placées sous le haut patronage de Edmond Hervé et animées par des conférenciers de toutes nationalités, elles venaient de réunir quatre cent personnes que l'on imagine d'abord interpellées, elles aussi, puis rassurées par l'injonction bienveillante : « faites-le ! ».

Des liens anciens attachaient Paul Ricœur à Rennes où, très tôt orphelin, il avait été recueilli par ses grands-parents paternels, où il avait fait ses études, où enfin il avait rencontré sa femme – cette petite fille dont, enfant, il tirait les nattes au temple du boulevard de la Liberté. C'est dans cette ville qu'il avait appris, selon l'explication donnée lors de sa réception à l'Hôtel de Ville en avril 2004, à « marcher dans la vie » – une longue marche qui devait s'interrompre l'année suivante.

Que reste-t-il, aujourd'hui, de cette longue marche ? Sa trace la plus visible est une œuvre lue dans le monde entier, riche d'une quarantaine de livres, de quelques centaines d'articles et de plusieurs dizaines de milliers de pages. Ce sont certains traits saillants de cette œuvre qui ont été soulignés durant ces deux journées. Regroupés en quatre ensembles, ils concernaient aussi bien la condition humaine que les ressources du récit, l'interprétation de la culture ou l'engagement dans la Cité. Ce dernier thème n'avait pas été choisi par hasard. Comment séparer, en effet, l'auteur prolifique du penseur impliqué dans la discussion publique ? Une même conviction, maintes fois réaffirmée, les animait : l'autre est le plus court chemin entre soi et soi-même. Elle explique le titre du colloque : « La pensée en dialogue ». A ceux qui croient que la pensée, comme la vie, est une guerre, Paul Ricœur a montré que l'on pouvait vivre et penser autrement. Il n'avait, certes, aucune naïveté – mais une confiance maintenue dans les ressources du langage. Il pensait, comme cet enfant que cite Freud et qui s'effrayait du silence de la nuit, que « quand quelqu'un parle, il fait clair ».

C'était d'ailleurs le pari de ces journées : faire oublier certaines difficultés de la langue philosophique et toucher un public élargi au-delà du petit cercle des spécialistes. Paul Ricœur rappelait souvent que la philosophie avait vocation, non seulement à s'ouvrir à d'autres disciplines, mais encore à se communiquer au plus grand nombre. D'où, à côté de livres à l'architecture complexe, les nombreux entretiens accordés aux journaux, aux radios et aux télévisions. Trois de ces derniers ont été présentés aux Champs Libres. Témoignages d'une pensée vivante et limpide, ils ont permis à beaucoup de découvrir ensemble l'homme et l'œuvre. Ce fut le cas, en particulier, de cette ample méditation sur la mémoire, l'histoire et l'oubli...

C'est à la musique cependant qu'il revint d'illustrer la définition ricœurienne de l'homme : « la joie du *oui* dans la tristesse du fini ». Pourquoi s'en étonner ? Paul Ricœur était, sans doute, un maître du discours. Mais il était le mieux placé pour savoir que tout ne peut pas être dit. Il n'ignorait pas cette part irréductible de nous-mêmes que Pascal nomme « cœur » et qu'il appelait quant à lui « fragilité affective ». C'est cette fragilité que fait entendre la musique : quand le langage rencontre sa limite, elle vient habiter à ses côtés le silence effrayant de la nuit. Certes, la « tristesse » dont parle cette définition est peut-être autre chose que l'angoisse. Mais l'essentiel est qu'elle n'annule pas la joie de l'affirmation. Le Trio Elégiaque, chaleureusement applaudi dans un Opéra comble pour ses interprétations de Schubert et de Chostakovitch, en a donné la plus belle preuve.

J'ai évoqué, en commençant, la trace visible du chemin de vie de Paul Ricœur. Mais il y a aussi son sillage invisible : cette amitié sans chapelles ni frontières à laquelle sa personnalité, sans doute, n'est pas étrangère. A la fin de sa vie, son désir le plus souvent exprimé était que ses amis se rencontrent. Il voulait parler de ses amis connus mais aussi de ceux qu'il ne connaissait pas et avec qui, s'il l'avait pu, il serait entré en conversation comme avec ses plus proches. Les uns et les autres étaient nombreux aux Champs Libres – venus, simplement, continuer la conversation.

Jérôme Porée



La salle de conférences devient salle Paul Ricœur

Le vendredi 19 octobre, en clôture du colloque consacré à Paul Ricœur, la salle de conférences du lycée a pris officiellement le nom de *Salle Paul Ricœur*.

Paul Ricœur a, en effet, accompli toute sa scolarité au lycée de Garçons de Rennes depuis la classe élémentaire de 8ème jusqu'en khâgne.

Nous avons vu (*cf. p 13*) qu'il y a été plus particulièrement marqué par l'enseignement de son professeur de philosophie Roland Dalbiez.

Au cours de la cérémonie, courte et chaleureuse, ont successivement pris la parole :

- Monsieur le proviseur François Perrault qui en tant que chef d'établissement mais aussi en temps que philosophe de formation, a dit son entière adhésion au choix de Paul Ricœur pour la dénomination de la salle de conférences.

- Jos Pennec, président de l'Amélycor, qui, par le biais de deux textes de Paul Ricœur lui-même, a évoqué la jeunesse et la formation intellectuelle du philosophe. (Photo)

- Jean-Noël Cloarec, enfin, qui a évoqué avec émotion la visite de Paul Ricœur dans "son vieux bahut" le 19 mars 2003.

A.T.

NOUVEAU !
sortie d'un double DVD :

Paul Ricœur,
philosophe de tous les dialogues
(éditions Montparnasse)

(Voir page 21)

Une jeunesse rennaise

2 rue Victor Hugo
Rennes

Monsieur le Maire,

J'ai l'honneur de présenter à votre bienveillance ma candidature au prix Bertrand Duhamel.

Je suis âgé de 20 ans.

J'ai poursuivi toutes mes études secondaires au Lycée de Rennes depuis la classe de huitième.

J'ai obtenu mon baccalauréat : la 1ère partie (A-A') en juillet 1929 (mention assez bien) ; la 2e partie (philosophie A) en juillet 1930 (mention bien).

J'ai préparé au Lycée de Rennes le concours de l'École Normale Supérieure et après échec en 1932 y ai renoncé.

J'ai été titulaire en 1931 du prix de l'Association des Anciens Élèves du Lycée. J'ai passé en juin 1932 et juin 1933 mes quatre certificats de Licence de philosophie :

Soit : en juin 1932	Morale et sociologie (mention bien)
	Logique et philosophie générale (mention passable)
en juin 1933	Psychologie (mention assez bien)
	Histoire de la philosophie (mention bien)

En possession de ma licence de philosophie, mon but est l'Agrégation de philosophie.

Je compte occuper l'année scolaire 1933-34, que je passerai encore à Rennes, à la préparation du diplôme d'Études supérieures de philosophie, et d'un certificat de sciences exigé pour l'Agrégation, et l'année scolaire 1934-35 que je compte passer à Paris à la préparation de l'agrégation.

Voici ma situation de fortune et de famille. Je suis orphelin de père et de mère et pupille de la Nation.

Mais devant atteindre mes 21 ans en février 1934 je verrai s'éteindre à cette date ma pension de guerre.

Les revenus de ma famille, - privée de tout chef depuis le décès de mon grand-père Monsieur Louis Ricœur, directeur de la Caisse Régionale R.O.P.- sont très modestes et fortement diminués par les frais qu'entraîne la maladie de ma sœur qui depuis quatre ans a besoin de soins coûteux dans le midi.

L'obtention de ce prix me permettrait d'envisager plus favorablement la continuation de mes études.

Veuillez croire, Monsieur le Maire à mes sentiments très respectueux.

Paul Ricœur

(Texte lu le 19 octobre)

Le prix Bertrand-Duhamel, d'un montant maximum de 5000 francs, avait été établi le 12 juillet 1872 par Virginie Aimée Bertrand, veuve de Jean-Marie Constant Duhamel, pour honorer la mémoire de son mari, membre de l'Institut.

Attribué tous les deux ou trois ans depuis 1873, il « était destiné à des jeunes gens, anciens élèves du Lycée de Rennes où Duhamel avait été élevé qui, faute de ressources suffisantes, ne pourraient poursuivre ou compléter les études ou les recherches d'ordre supérieur qu'ils avaient entreprises. La limite d'âge était fixée à 30 ans. Exceptionnellement, le prix pouvait être donné à un élève au moment de sa sortie du Lycée et n'ayant par conséquent pu encore faire ses preuves et seulement lorsque cet élève sera désigné par des succès universitaires hors pair ou par la manifestation d'une supériorité incontestée dans un des ordres d'études qu'il a suivies ».

En 1933, deux candidats se sont manifestés auprès du Maire de Rennes, président de la Commission : Paul Ricœur et Édouard Mahé, candidat malheureux en 1931. Le 11 juillet 1933, le prix Duhamel est attribué à Édouard Mahé, artiste peintre, élève d'Ernest Laurent, « fils d'un instituteur public tué à l'ennemi ».

Un argument a peut-être joué en sa faveur ; en post-scriptum de sa lettre de candidature, il écrit : « Je suis né le 1er mai 1905. C'est donc la dernière fois que je puis demander le prix Bertrand-Duhamel » !

Jos Pennec

LA RÉCRÉ « déchaînée »

d'Yves Nicol et Jean-Paul Paillard

	A	B	C	D	E	F	G	H	I	J
1										
2										
3										
4										
5										
6										
7										
8										
9										
10										

Horizontalement

- 1 • Dans cette situation : est-on contre ce qui est pour ou pour ce qui est contre ?
- 2 • La chevauchera-t-on pour combattre les éoliennes ?
- 3 • La croix et la bannière.
- 4 • A fait le fier (2 mots) -/- La tête de Freud.
- 5 • Rainier dans le désordre -/- 2/3 de R.T.T..
- 6 • *Phon.* : présente -/- Le bout de l'épée -/- future étoile ?
- 7 • Fit du tort -/- A lèvres ?
- 8 • Allonge -/- En restera-t-il encore le long des côtes ?
- 9 • En Corrèze -/- Maréchal de France.
- 10 • Il faut la fermer avant de tirer.

Verticalement

- A • On le trouve là où l'or git.
- B • L'enfance du lard.
- C • On gratte mais cela ne rapporte rien.
- D • Les Suédois en ont eu deux à leur tête -/- Palmier à la noix.

- E • Sa terre est connue -/- Choisi.
- F • Introduire.
- G • On peut y faire grève -/- Princesse moscovite.
- H • Terminé en remontant -/- Fonçais (se).
- I • Ecoulements dans les feuilles.
- J • Broses à reluire.

Solution des mots croisés du numéro 28

Horizontalement

- 1 Postérieur • 2 Essorillée • 3 Paoli-/-Alu • 4 Imbécile • 5 • N O-/-Rancies • 6 Le-/-Aca-/-Spi (pis) • 7 Elisent-/-Es • 8 Bln-/-Eiders • 9 Redu-/-Sla (las) • 10 Inventai • 11 Facilement.

Verticalement

- A Pépin le Bref • B Os à moëlle • C Ssob (boss)-/-Indic • D Toléras-/-Uni • E Ericacée-/-Vl • F Ri-/-Inanimée • G Il-/-Lc-/-Td-/-Nm • H Elaeis-/-Este • I Uel (leu)-/-Eperlan • J Réussissait.

LES JEUDIS DE L'AMÉLYCOR

Programme du second semestre 2007-2008

Jeudi 6 mars

Le monde étonnant des champignons vu de mon jardin

par

André Guillemot,

Jardinier amateur et ancien professeur de mathématiques au lycée Emile Zola

Jeudi 27 mars

Femmes et politique

par

Nicole Lucas

Professeur d'histoire au lycée Emile Zola et à l'IUFM

Jeudi 15 mai

L'évolution du dessin scientifique et technique 1750-1850

par

Bernard Quéré

Docteur en histoire des sciences et des techniques de l'EHESS de Paris.

Vendredi 20 juin

Concert de fin d'année

par le

Quintette Instrumental Rennais

Les conférences ont lieu à **18 h**, salle de conférences du lycée, entrée **libre et gratuite**.



Comment devenir un génie ...

« D'Alfred à Jarry » : sous ce titre, le jeudi 25 octobre 2007, Pascal Ory faisait à son lycée, l'amitié d'une conférence où il se proposait de révéler « comment devenir un génie en dix leçons ».

Il nous avait alléchés en levant le voile sur quelques ingrédients de la « potion magique »¹ : un *lycée*, un *centre*, une *périphérie*, un *partout*, un *nulle part*, une *vie*, une *mort*, un *nom*, une *scène* et un *collège* !

Nous subodorions que le lycée c'était le nôtre et certains d'entre nous, peu avertis, contrairement à notre maître en Sorbonne, des obsessions géographiques à la mode, voyaient déjà se dessiner du « centre » à la « périphérie » la spirale d'une gidouille...

Nous étions appâtés, nous ne fûmes pas déçus.

Du lycée, Pascal Ory nous rappela la culture « potachique » dont Jarry (références, vocabulaire ...) ne s'est jamais affranchi, mais qui, extraite de sa matrice, avait connu son apothéose ... à Paris.

Paris, centre, en 1889, des Arts et des Lettres comme Londres l'était de l'Economie et l'Allemagne des Sciences et de la Philosophie. Etonnés, nous apprenions comment des textes de Jarry, tirés à moins de 500 exemplaires, pouvaient immédiatement trouver écho à Prague ou à Saint Pétersbourg.

Pour atteindre ces périphéries géographiques, il avait fallu investir toutes les périphéries littéraires que représentaient les [grandes] petites revues (*Mercure de France*, *Revue Blanche*) par rapport au monument qu'était *La Revue des Deux Mondes* ; tous les cercles de sociabilité aussi, comme le salon de Rachilde, mais également les périodiques (en qualité d'« homme de lettres » puisqu'il n'existe pas encore de statut de journaliste) ; sans oublier bien sûr les mondes du spectacle et des avant-garde non-littéraires (Toulouse-Lautrec, Gauguin et les Nabi)...

Mais, depuis l'époque romantique, n'est Génie que l'Incompris.

Jarry qui, dans ses œuvres, déconcerte le lecteur par l'hétérogénéité combinée des genres, s'applique dans sa vie, à sculpter son image de « marginal dont on parle » ; l'*homosexuel*, le *clochard*, le *clown*... autant de postures « surjouées ». Il n'est pas jusqu'aux postures de soumission, comme lors de son service militaire, qui ne s'apparentent à un dynamitage du système.

Comme d'autres, venus à Paris pour mourir vite (Van Gogh, Rimbaud ...), Jarry dynamite sa vie. Misère physiologique ajoutée à la misère financière, c'en est fait de lui dès trente ans.

Vampirisé par Ubu, créature dont il a parsemé toute son œuvre et à laquelle à la fin, lui-même s'identifie, le génie s'effaçait...

C'était compter sans ce réseau, cette « société secrète », ce *surgeon du Surréalisme* qu'est depuis 1948, le Collège de Pataphysique. Le fil avec Jarry est continu via Apollinaire et les surréalistes : ce que l'on appelle « génie » n'est jamais, en fait, que celui des autres lorsqu'ils font de vous le génie qu'ils ont rêvé. Le Collège de Pataphysique a largement contribué à la diffusion de l'œuvre de Jarry, en particulier pour l'établissement des textes aujourd'hui publiés à la Pléiade.

Consécration éditoriale qui n'étonnera pas quand on sait à quel point, dans chaque livre de Jarry le bagage intellectuel est écrasant.

Mais la société, elle, ne sait pas ce que disent les pataphysiciens. Elle continue à accorder la première place à Ubu ; Ubu qui est chaque année monté dans un, voire plusieurs des cinq continents et dont à chaque fois, les interprétations s'adaptent aux tourments nouveaux des sociétés.

¹ Pour le rapport avec Astérix voir p 20

A. Thépot

Jarry, inventeur des arts de la rue (13 décembre 2007)

Le premier février 1902, la *Revue Blanche* annonçait une nouvelle rubrique : « Gestes ». Jarry son créateur y définissait une problématique des arts de la rue. Posant que l'expression musculaire vaut bien celle du cerveau, il disait devoir accorder la même attention à un spectacle de cirque qu'à la Comédie Française, à un mariage mondain qu'à une saillie dans un haras, à une course automobile qu'à une procession religieuse.

Henri Béhar montre comment cette conception égalitaire et provocatrice s'est installée chez Jarry qui allait voir le fameux clown Footit quand ses petits camarades se délectaient de vers raciniens et appréciait le cirque Barnum et ses trois pistes, si semblables à trois assiettes posées sur une table de banquet. (de là à y voir aussi les éléphants ?) « Cette conception égalitaire, somme toute d'indifférence absolue, anime toute sa littérature, depuis les poèmes de *Saint-Brieuc des Choux* jusqu'à *La Dragonne*, étoffant une perception du monde qu'il nomme 'Pataphysique'.

Le théâtre est envahi de quantité de choses inutiles. Les décors ? mais aussi, pourquoi pas, le metteur en scène et le dramaturge ! Jarry devait avoir une certaine force de persuasion pour arriver à « convertir » Lugné-Poé et la *Revue Blanche* à ses thèses.

Jarry appréciait le théâtre d'ombres donné au « Chat noir », il est sans doute l'un des premiers à avoir vraiment senti que la maîtrise d'un éclairage puissant permettait de modifier totalement les ambiances, il aimait aussi les défilés, les spectacles de rue ; les faits divers étaient pour lui du théâtre d'avant-garde. Il participait de ce mouvement littéraire qui à la fin du XIX^e siècle ramène plus ou moins le théâtre vers le castelet, il fut lui-même montreur de marionnettes au Théâtre des Pantins de Claude Terrasse et à Bruxelles.

Le regard de Jarry est bien souvent celui d'un ethnographe quand il observe les rituels sociaux et les techniques nouvelles, l'amour lui-même est un spectacle rituel observable par le savant (le Surmâle).

Jarry aura donc contribué à une réévaluation d'arts populaires considérés comme naïfs ou enfantins, célébré la beauté du geste et finalement aussi voulu faire de lui-même un théâtre.



H. Béhar, président des Amis d'Alfred Jarry

J-N Cloarec



à partir de

Mon nom est Rouge d'Orhan Pamuk

Gilbert Turco, pour sa troisième conférence consacrée « à l'histoire de l'art au cœur de trois romans turcs contemporains » avait choisi cette fois-ci de partir du livre d'Orhan Pamuk *« Mon nom est Rouge »*. Un choix fait bien avant que n'éclate l'affaire des caricatures de Mahomet, que ne s'envenime la polémique autour de l'adhésion de la Turquie, et que Pamuk ne reçoive le prix Nobel.

Il nous campe l'auteur (que sa notoriété ne met pas à l'abri des menaces proférées à l'occasion de ses déclarations sur les massacres des Kurdes et des Arméniens) puis, avec une remarquable concision, il nous résume l'intrigue du roman qui tient du policier, du roman sentimental et de la fresque historique, nous plongeant dans le milieu des peintres d'Istanbul à la fin du règne de Mûrad III (1575-1595).

Il nous annonce, toutefois, d'entrée de jeu, que, comme pour les autres œuvres¹, le roman de Pamuk, dont il reconnaît qu'il est une « somme », n'est pas l'objet central de la conférence.

On a même l'impression qu'il en veut un peu à l'auteur de méconnaître², voire d'ignorer l'aventure de Gentile Bellini et d'introduire dans son roman la question des rapports entre les arts d'occident et d'orient, par le seul biais des ambassades effectuées par *L'Oncle* auprès de la République de Venise !

Comblant cette lacune, c'est par deux œuvres qu'on pense inspirées de Bellini, que Gilbert commence l'analyse des spécificités de la peinture orientale au XVI^{ème} siècle : le portrait du Sultan Mehmet II commandé à Sinan Bey, et « l'artiste réalisant un portrait » peint par Bezhad, 10 ans peut-être après celui de Bellini. Il nous montre que malgré les emprunts (modelé, portrait de ¾), la mise en espace (pas de ligne de sol) comme l'iconographie renvoient à un univers différent. Et de nous révéler la signification symbolique de la rose, du mouchoir et de l'anneau.

L'évocation de Bezhad, ce « maître de tous les peintres », permet de façon saisissante de comprendre le ballet des « écoles » dont notre œil ignorant perçoit davantage les parentés qu'il n'en saisit les différences. Périodes de fusion suivies d'éclatement au rythme des ouvertures et des fermetures d'atelier. Assemblage et dépeçage des œuvres.

Synthèse lorsque Bezhad, en 1522 amène à Tabriz le savoir-faire et les modèles de l'école d'Hérat, haut lieu de l'art timouride, introduisant des éléments « chinois ». Dispersion, après sa mort, à la fermeture de son atelier. Dispersion dont sortiront les écoles de Shiraz et Bagdad, celles de l'Inde Moghole et, bien sûr, l'école d'Istanbul organisée autour de Naqqash Osman le maître dont il est question dans le roman.

La question des images en pays d'Islam, question qui court tout au long du roman, ne pouvait être négligée. Confronté à l'ampleur du sujet Gilbert sut néanmoins, à l'aide de reproductions judicieusement choisies, nous tracer quelques pistes.

On retiendra que si l'iconophobie est moins radicale dans la tradition musulmane que dans les prescriptions judaïques ou la théologie des périodes iconoclastes du Christianisme, le Coran est toujours strictement dépourvu d'images ; qu'au XVI^{ème} siècle les illustrations des histoires inspirées par la vie du Prophète, le représentent le plus souvent (mais pas systématiquement) le visage voilé ou sans visage. Pour le reste des créatures, tous les procédés de figuration qui ne tendent pas à donner l'illusion de la réalité (ce qui serait se poser en rival de Dieu) sont parfaitement licites.

L'heure tournait, il fallait conclure... l'assistance, captivée une fois encore, salua l'orateur par des applaudissements nourris.

A. Thépot

¹ *La Pomme* d'Enis Batur et *Les turbans de Venise* de Nedim Gursel.

² Erreur dans la chronologie sur le prénom du Bellini en question, qui est Gentile.

lecture sous influence • lecture sous

La « fée verte »

« L'Absinthe est stomachale, apéritive, hystérique, fébrifuge, vulnérable, détersive, elle réveille l'appétit, rétablit le levain de l'estomac, corrige les aigreurs, emporte les obstructions des viscères, débouche le foie et la rate, guérit la jaunisse et les coliques venteuses, arrête les diarrhées. »

Tous ces bienfaits signalés dans "l'Ecole du jardin" sont rapportés dans les "Mémoires de Trévoux", en mars 1750.

Si les Jésuites cautionnent cela, n'hésitons plus !

Une tournée pour tout le monde !

Buvons à la mémoire d'Alfred !

J-N Cloarec



Pascal Ory.

Goscinny, la liberté d'en rire. Editions Perrin, Septembre 2007, 308 p

Goscinny, que Pascal Ory désigne avec une affectueuse déférence comme « le roi René », continue, trente ans après sa disparition, à être « plébiscité » par le public : la biographie savante et pétillante que l'historien lui consacre témoigne que c'est « pour de bonnes raisons ».

Collaborateur des plus grands dessinateurs (Uderzo, Sempé, Morris, Tabary, Faizant, Cabu... pour n'en citer que quelques uns), créateur de quelque 2130 personnages (plus que Balzac !) le scénariste de BD sera aussi patron de presse (Pilote), scénariste et patron de cinéma (studios Idéfix), homme de radio (avec Pierre Tchernia) et écrivain.

Pascal Ory retrace avec les scrupules et la précision de l'historien « les faits et rien qu'eux », le parcours réussi de celui qui voulait d'abord être dessinateur, et ne savait pas (bien) dessiner.

Se révèle ainsi, au fil des pages, le portrait d'un homme attachant, aux qualités hors du commun : sens aigu de l'amitié (emblématisé dans les « chouettes copains » du petit Nicolas, ou le couple indéfectible Obélix-Astérix), extraordinaire puissance de travail, capacité à reconnaître le talent chez les autres et à le promouvoir, sensibilité et gentillesse que le « succès » ne parvient pas à émousser.

Les chemins de Goscinny s'inscrivent dans l'Histoire. En 1905, fuyant les pogroms, sa famille quitte la Russie pour Paris. En 1928, c'est l'émigration en Argentine sous l'égide de la *Jewish Colonization Association*. René vit une enfance heureuse, à distance de l'horreur nazie, dont les échos angoissants lui inspirent pourtant ses premières caricatures, en marge de ses cahiers d'écolier : contre Hitler et Mussolini « la liberté d'en rire ». Ce génie comique sera la marque de Goscinny. Populaire sans vulgarité, l'humoriste promeut conjointement le rôle du scénariste (devenu pleinement auteur) et celui du travail collectif. L'histoire de Goscinny s'écrit parallèlement à celle de la BD devenue (largement grâce à lui) « neuvième art », véhicule et expression d'une authentique culture de masse, qui conjugue qualité et diffusion. Astérix le gaulois est un héros sans frontières, le vrai petit Nicolas aussi !

Il faut lire Pascal Ory, et relire Goscinny : c'est une « potion magique » contre la morosité et la bêtise. Le breuvage est dans les deux cas délectable, qu'on se le dise !

W. Turco

Nicolas Martin.

Ubu cycliste. Essais vélocipédiques d'Alfred Jarry. Editions Le Pas d'oiseau. (Toulouse) 118 p.

Bien sûr on y trouve « de la passion considérée comme une course de côte. », on n'ignore rien de la « Clément luxe 96, course sur piste » acquise à Laval chez Jules Trochon et jamais payée, mais il n'y a pas que cela !

« Grâce soit rendue à Nicolas Martin d'avoir déniché, réuni, et par là sauvé, huit autres texticules épars, du *Mercure de France* de novembre 1896 à la *Revue Blanche* de mars 1903. Et peu importe qu'ils ne soient rattachés au cycle que par un fil ténu : le style et la langue nous ébouriffent. » (Jean Durry, *Le Mode des livres*, 21 décembre 2007).

Les 100 plus belles images de l'Affaire Dreyfus.

Raymond Bachollet. Préface de Jean-Denis Bredin. Editions Dabecom, 2006. 112 p.

Le neuvième ouvrage de la collection « *Les cent plus belles images* » est consacré à l'Affaire. Une réalisation fort intéressante.

.../...

Jean Rohou.

« Fils de ploucs » Tome II. Editions Ouest-France. Septembre 2007. 604 p.

Si l'auteur retrace son parcours, le livre toutefois n'est pas une autobiographie, il « est consacré à deux choses qui m'ont profondément façonné : la langue et l'école . » Le rapport des deux peut être conflictuel ; Jean Rohou éminent bretonnant, (subtilités actuelles, est-on bretonnant ou brittophone ?) est particulièrement qualifié pour aborder ces problèmes, il le fait de façon sereine, avec beaucoup de hauteur de vue. Dans le Léon d'antan, ce n'était pas très bien vu d'être à l'école publique qualifiée de skol an diaoul !

L'auteur ne s'attarde pas sur son passage en hypokhâgne au Lycée de Rennes (Il a eu J. Delumeau comme professeur). Une anecdote, lors de son passage au Lycée de Morlaix : « *un surveillant, (X) qui s'était improvisé co'seiller d'éducatio`ava`t la lettre, e`treprit d'acculturer le rustique brilla`t petit plouc. » Cet altruiste veut da`s u` premier temps lui faire suivre des leço`s de pia`o ; « après quelques leço`s j'obti`s d'être délivré, à la place, (X), voulu me do``er des cours d'équitatio`... »*

Mais qui est donc ce surveillant humaniste ? Mais rappelez vous, mais oui, c'est lui !

Loïc Delpech.

A Dieu ne plaise. Editions Bénévent. 208 p. 2007

Loïc Delpech est un ancien élève du Lycée, entré en 6e en 1960, il y restera jusqu'à la classe de Philosophie. Cette biographie relate donc son parcours scolaire ; quelques détails rappellent des temps révolus, telles les consignes données par le Proviseur, (Monsieur Boucé), aux élèves partant pour un séjour linguistique en Angleterre... Ce témoignage humain, sur fond d'actualités à la fois proches et lointaines relate le parcours parfois éprouvant de cet homme sensible.

DVD. Paul Ricœur, philosophe de tous les dialogues. Editions Montparnasse. (2 DVD)

L'ensemble comprend une présentation biographique, puis les grands chapitres de la pensée et de l'œuvre de Paul Ricœur et un livret de 24 pages correspondant à un entretien avec O. Abel pour le film d'Antenne 2 « Présence Protestante » les 15 et 20 décembre 1991.

On revoit avec émotion cet homme hors du commun et si humain.

NB. J'ai été surpris et touché de voir ce produit présenté à l'entrée, en bonne place à « Vidéorama », rue Saint-Michel ; on peut, dans des lieux présumés culturels débiter différemment, par les Homélies de Mgr Bigard, évêque *i`partibus ge`italibus*, par exemple.

Jean-Noël Cloarec

« Une histoire modèle... »

Est-ce un hasard si cette année le barreau avait choisi d'organiser sa cérémonie des vœux dans la salle où s'était déroulé en 1899, le procès en révision de la condamnation du capitaine Dreyfus ?

L'Amélicor avait, pour l'occasion, prêté un montage d'une centaine de diapos, réalisé par Ann et Jean-Noël Cloarec.

Après avoir fait un remarquable exposé de l'Affaire et rendu hommage au capitaine Dreyfus, le bâtonnier, maître Jean Bouéssel du Bourg a conclu : « pour nous, avocats, c'est une histoire modèle. Malgré la haine, la presse, l'armée contre soi on continue à se battre. Un beau symbole. Je vous souhaite de vous battre dans chacun de vos dossiers » (O-F. 19-20 janv)

A. Th.

Ça s'est passé au lycée

SALLE DREYFUS

18 janvier 2008

VŒUX DU BATONNIER
DE L'ORDRE DES
AVOCATS A LA COUR
DE RENNES



Distinction

18 décembre 2007, Académie de médecine,

Le prix Achard-médecine a été attribué à Jos Pennec et Jean-Loup Avril pour « Les Médecins bretons, de la Révolution au début du XXI^e siècle. »

La grande salle des séances était c^omble. Rien que du beau m^onde. L'Académie, s^us la présidence de Marc-Ant^hoine Th^omas, décernait ses prix annuels.

La tenue de ville était rec^ommandée. Bien ! N^ous aurⁱons aimé vⁱre n^otre éminent Président en queue de pie, avec haut de f^orme ^ou gibus, mais l'ép^oque est à la simplicité.

N^otre lauréat avait cependant fière allure, à la Lavallière il préféra la Lavallⁱse, cette cravate délicatement ^omée de petits pères Ubu faisant pénétrer la *Pataphysique* dans ce haut lieu scientifique.

Le Prix Achard-Médecine est « destiné à enc^ourager, faciliter et rec^ompenser t^out travail ^ou t^oute recherche jugé digne par l'Académie ». L'Ech^o des C^ol^onnes se réj^ouit de ce ch^oix, félicite J^os Pennec, Jean-L^oup Avril ainsi que Michel Cabaret et l'équipe de L'Espace des Sciences, éditeur de l'^ouvrage.

J-N Cl^oarec



Gros plan sur la « Lavalloise »



Disparition

La disparition de Monsieur Joseph Quernez, ancien cuisinier du lycée a suscité beaucoup d'émotion comme en témoignent les messages que nous avons reçus de

- Monsieur Michel Fily qui le connaissait depuis février 1958,
- Jos Pennec et Jean-Noël Cloarec

L'Ech^o des C^ol^onnes (N^o 24) de mars 2006 avait s^us la plume de Paul Fabre, év^oqué la vie des cuisines du lycée dans les années 1950-1960.

Le chef-cuisinier qui figure sur les ph^ot^os publiées avec l'article vient de décéder à l'âge de 87 ans.

J^oseph Quernez, puisque c'est de lui qu'il s'agit, était entré au lycée le premier février 1945 en qualité de cuisinier. Le 1^{er} juin 1947, il était titularisé chef-cuisinier et exerçait cette f^onc^otion jusqu'au 16 septembre 1960, date à laquelle il était muté, sur sa demande, à l'Ec^ole N^ormale d'Instituteurs de Rennes.

Pendant t^oute sa péri^ode d'activité pr^ofessi^onnelle il fut membre de n^ombreux jurys d'examens, (CAP, BEP Cuisine) ^ou de c^onc^ours d'^ouvriers cuisiniers de l'Educati^on nati^onale. C'est ainsi qu'il fut distingué par ses supérieurs, ce qui lui valut d'être n^ommé chevalier dans l'^ordre des Palmes Académiques et déc^oré de la médaille d'argent de l'Enseignement technique.

Dès sa mise à la retraite en 1982, il adhéra au Club des Retraités de la M.G.E.N à Rennes ; pendant près de quinze années, il y anima, avec un franc succès, l'atelier-cuisine. Par ailleurs, il participa régulièrement à la s^ortie mensuelle aux Thermes marins de Saint-Mal^o, effectuant à s^on rythme le parc^ours Aquat^onic, et ce jusqu'en mai 2007. Tant dans s^on c^omp^ortement pr^ofessi^onnel que dans les activités ludiques, J^oseph Quernez fut hautement apprécié : d'une part sa gentillesse, sa discrét^oion, s^on tact, s^on humanité, d'autre part ses c^ompétences en matière culinaire lui valaient le respect, l'estime, l'amitié de t^ous ceux qui l'appr^ochaient.

Et il restait très attaché au Lycée, c^omme en tém^oigne la visite qu'il y fit en septembre 2007, l'^ors des J^ournées du Patrim^ooine.

A ses enfants, à sa famille, AMELYCOR présente ses très sincères c^ond^oléances

Michel Fily

Ce membre de l'Amelyc^or était particulièrement heureux de la rén^ovati^on du lycée. Il y était revenu à tr^ois reprises. C'était un plaisir de le renc^onter, il n^ous c^onfiait en septembre : « *je viens toutes les fois...car, on ne sait jamais !* »

Les anciens du Bahut qui se s^ouviennent de lui en gardent un très b^on s^ouvenir, ce c^ommentaire de Raym^ond R^obin^o résume l'^opin^oion générale : « *C'est un homme pour qui j'avais beaucoup de considération, et pour tout dire un homme bien.* »

N^ous pri^ons la famille de cr^oire à t^oute n^otre sympathie.

J^os Pennec Jean-N^oël Cl^oarec



¹ Ancien Aide de lab^orat^oire de Sciences Naturelles et vieux c^omplice de J-N Cl^oarec (NDLR)

Si nous ne pédalons pas
LA POMPE A PHYNANCES
ne fonctionnera pas !

Mardi 13 novembre 2007, AG de notre association.

Ce 13 novembre, dans la salle de conférences qui n'était pas encore salle Ricœur, nous nous sommes retrouvés à 30.

Nous avons l'impression d'être peu ! Mais pas du tout ! !

41 pouvoirs nous permettaient déjà de nous sentir plus nombreux.

71 personnes représentées sur 177 adhérents, n'est ce pas la preuve que notre association vit très bien. ?

177 est un nombre incontournable, car c'est le nombre des adhérents *cotisants* : $177 \times 15 = 2655$.

Comme nos recettes *cotisations* s'élèvent à 2661 euros nous sommes 177 et qqcpouillièmes

Que les deux pouillièmes de nos adhérents qui ont anticipé une augmentation virtuelle de cotisation ne se vexent pas !

Leur prémonition nous amène 6 euros de plus dans notre caisse !

Mais ...**si vous êtes parmi les 50 adhérents oublieux de leur cotisation** je ne voudrais pas vous faire de peine en vous faisant remarquer que « cotisant » n'est pas un qualificatif répréhensible ; mais je vous confirme qu'il n'y a pas de date de péremption !

Nous vous communiquons le compte financier 2006/2007 et, si vous n'êtes pas complètement abasourdi par ce pseudo poème, nous daignons vous expliquer un peu les sous-entendus d'un tel document comptable.

Cette année 2006-2007 a été encore très calme pour la trésorerie de notre association, loin des vaguelettes dûment maîtrisées des productions -du DVD-VHS « Michèle » et du livre : « ZOLA, Le lycée de Rennes dans l'histoire ».

Les piles de la calculette de la trésorière ne grèvent toujours pas notre budget.

Non seulement, les piles sont de plus en plus fiables, mais encore elles fonctionnent comme des retraitées de l'éducation depuis juin 2006.

Quand je parcours le compte financier, je commence par le côté « **Recettes** », c'est plus court et c'est une bonne mise en jambes.

[Notez que mon mode opératoire a changé. Il fut un temps, pas si lointain, où je lisais : M X Banque Y payable à

« **les Seychelles** » ou « **Bréhat** », ou « **L'île de Ré** » ou ... « **on peut toujours rêver** »

A présent, plus performante, je remplis des bordereaux anonymes.

N'ayez pas peur –anonymes- ne signifie pas qu'il s'agisse de recettes répréhensibles,

Anonyme, c'est, par exemple : 16/11/2007- REMISE DE CHEQUES DU 15/11/2007 crédits : 130,00

Il n'y a pas l'ombre d'un individu sur cette ligne comptable. C'est anonyme, mais l'argent n'a ni odeur ni propriétaire.

Ce n'est pas sans avantages écologiques car, sur une seule feuille du relevé précédemment cité, nous partons d'un crédit de **5 399,57 euros** et nous arrivons à la fin à **7 155,34 euros**.

C'est moins personnalisé qu'un encaissement chèque par chèque, du type : 21/11/2007 REMISE DE CHEQUE (sans s - et oui- un seul chèque et sans accent grave) N°XXXXXX DE M. OU MME YYYY ZZZZZZ crédit : **15,00**

Un par un, à ce rythme, il faut plusieurs pages pour arriver à un **plus de 1775.77 euros** comme sur ce n°20 qui n'en comporte qu'une.]

Relevé n°20 : période du 14 au 24 novembre, ce qui nous ramène à l'AG du 13 et à la foulitude de vos chèques d'adhésion.

Derrière ces nombres, toute la vie de l'association se retrouve ;

Toujours pour les recettes : 236 euros sur la ligne *visites*

Et, derrière ce nombre réjouissant, bien que sec : des anciens élèves (promo 67), des Costaricains, des collégiens, des lycéens, des habitants de quartiers rennais tous guidés par Jos, Jean Noël, Jean Paul, Jeanne, Yves, Gérard, Bertrand, Wanda, and co

Pour les dépenses maintenant.

Les fournitures de bureau ont explosé : *La faute à qui ?*

à ce superbe père UBU qui orne nos courriers et nos archives. Comment lui en vouloir : **81, 20 euros** ??? Une brouille : moins de 6 adhésions.

Les frais postaux ont eux aussi explosé : *La faute à qui ?*

à notre Echo : plus riche, plus documenté, il est toujours aussi lourd et la poste est plus chère.

Comme le calme n'est d'agréable qu'entre deux tempêtes, nous envisageons, après trois années d'économies, des lendemains plus mouvementés quant aux débits bancaires. Faire des projets est difficile sans investir.

Soyons clair : nous fonctionnons avec notre matériel personnel (ordinateur, appareil photo, scanner, imprimante, voire aspirateur) mais il est indispensable maintenant que nous ayons le minimum en état de marche dans la cave.

(cave = local de l'association le mercredi après midi)

Les livres et matériels anciens qui sont époussetés, répertoriés, rangés, reliés, ingurgités par un logiciel informatique que leurs auteurs ne pouvaient imaginer, il nous faut les montrer au public et, tout d'abord, aux jeunes de la cité scolaire.

Nous avons, après des désillusions et des déboires, admis qu'il nous fallait acquérir des vitrines pour que ce soit possible.

Retardataires ! A vos poches ! Pédalez !



**Vos Films
sur DVD**

**Réalisation Vidéo - Multimédia
Transfert K7 et films Super8
Duplication DVD
Travaux vidéos**



**17, boulevard du Colombier - 35000 Rennes
02 23 30 30 31 - avimages@cegetel.net**



Collection LPER2

Benjamin Bourdon à l'âge où il était professeur au lycée de Rennes

SOMMAIRE

EDITORIAL	p 1
[DE] QUI EST-CE ?	p 2
LA TRACE D'UN HOMME	p 3-6
DOSSIER : PHILOSOPHIE (1^{ère} partie)	
• Couverture	p 7
• Echos de lycéens du XIX ^{ème} siècle	p 8
• Cours de philosophie manuscrit	p 9-10
• Benjamin Bourdon / R.Dalbiez	p 11-13
• Colloque Paul Ricœur	p 14
• Inauguration de la salle P.Ricœur	p 15
LA RECRE « DECHAÎNÉE »	p 16
JEUDIS D'AMELYCOR (2 ^o semestre)	p 17
CONFERENCES (compte-rendu)	p 18-19
NOTES DE LECTURE / VŒUX (barreau)	p 20-21
DISTINCTION / DISPARITION	p 22
« POMPE A PHYNNANCES »	p 23
SOMMAIRE	p 24

BULLETIN D'ADHESION

Rappel : l'adhésion vous permet non seulement de soutenir et de faire vivre l'Amélycor mais aussi de recevoir L'ECHO DES COLONNES et d'être informé des dates des différentes activités de l'association.

NOM.....Prénom.....

Profession.....

Adresse.....

.....

Numéro de téléphone.....

Courriel@.....



TRESORIER AMELYCOR
Cité scolaire Emile Zola
2 Avenue Janvier
CS 54444
35044 RENNES CEDEX

• Désire adhérer à l'AMELYCOR pour l'année scolaire : **2007 – 2008**

• Ci-joint, un chèque de **15 €**

Le

Signature